

Claude-Julien Lorillard

# Niance





Mes parents, ouvriers agricoles dans un kolkhoze près D'EDINET, travaillent très durs pour élever leurs cinq garçons. Je suis le numéro six qui a très mal choisi son moment à venir au monde, je suis née en pleines moissons, dans cette période où tout le monde doit être aux champs.

À peine mon premier cri poussé, ma mère est repartie travailler me laissant aux bons soins d'une vieille dame qui ne pouvait plus faire autre chose que de s'occuper des nourrissons en l'absence des mamans.

Navigant au milieu de cette grande mer ondulante d'un jaune vif, mon père responsable de la moissonneuse batteuse n'a pu faire ma connaissance qu'un mois après. Cette machine l'accaparait tôt le matin à très tard le soir, ne s'arrêtant que pour manger vite fait sur le pouce.

Toute ma prime jeunesse je l'ai passée dans cette crèche loin des miens qui ne venaient me chercher que le dimanche matin pour passer cette seule journée avec eux.

Six ans, considérée comme grande, je rejoins la maison, c'est là maintenant que je vais vivre. Une maison si on veut, elle n'a qu'une seule pièce, qui sert de salle à manger, de chambre, un simple rideau nous sépare du lit des parents, nous les enfants dormons par terre sur des tapis que nous roulons tous les matins. Pour la cuisine, elle est commune, nous y allons chercher nos repas préparés par une cuisinière aidée par les femmes du kolkhoze.

Sur le devant, un petit jardinet que chacun entretient le mieux possible leur jour de repos ou bien tard le soir, c'est notre seule distraction.

Avec quatre de mes frères, je vais à l'école, une seule classe avec deux sections, les grands, les petits. La personne chargée de nous instruire, se contente du minimum, un peu de lecture, un peu de calcul de toute façon cela ne servira à rien car notre avenir est ici dans ce kolkhoze. Du moment que l'on sait pour les garçons labourer, s'occuper des animaux, pour les filles, coudre, faire la cuisine aider aux champs, être une bonne épouse voilà notre destin.

A treize ans, considérée comme adulte je suis désignée pour divers travaux, principalement à l'atelier de couture où nous réparons, fabriquons les vêtements de travail.

Un soir mon père est arrivé dans un état d'excitation, nous pensions qu'il avait comme à son habitude, abusé de cette vodka, frelatée, qui détruit petit à petit le cerveau.

L'explication est vite arrivée. Suite à l'indépendance de notre pays, le kolkhoze est dissous, chaque ouvrier allait recevoir un arpent de terre plus ou moins important, avec une ou deux vaches, selon son ancienneté, le sérieux dans son travail.

Il criait comme un forcené « Nous sommes propriétaires, je vais être mon patron. »

Ma mère abasourdie, essaie de le raisonner, voyant qu'elle a du mal à le croire il rentre dans une colère et avec violence la frappe. Elle s'écroule à mes pieds un filet de sang s'écoulant de son pauvre nez.

Tout en vociférant mon père quitte la pièce, pour aller se saouler. Doucement, elle reprend ses esprits, comme toutes femmes soumises pas une plainte, se lève, s'essuie le visage avec un gant de toilette humide, sait ce qu'elle doit faire maintenant.

Avec la petite charrette, elle va sillonner le village à la recherche de son époux ivre mort pour le ramener au foyer, le coucher, subir ses assauts tout cela sans rien dire.

Avec mes frères, mon père travaille la terre, moi avec ma mère, nous nous occupons des deux vaches qui nous ont été attribuées.

Deux ans durant, nous avons mené cette vie qui aurait pu être un peu plus agréable mais mon père buvait de plus en plus entraînant mes frères à ce sale vice.

Nous les femmes, nous subissons leur violence, chaque jour, notre maison se transforme en champ de

bataille. Parfois, je dois même m'échapper pour ne point subir leurs assauts libidineux.

Un soir, mon père, plus ivre que d'habitude, veut aller finir de labourer sa parcelle, il n'a pas vu le fossé, le tracteur s'y est renversé l'écrasant, nous l'avons trouvé mort

Dans les jours qui ont suivi, la terre, les bêtes nous ont été reprises, nous avons, par chance, gardé la maison, mes frères sont partis travailler à l'usine d'aliments.

Pour moi, Madame POLNAKOFF m'a embauchée comme servante

Madame POLNAKOFF, l'ex- femme du contremaître, ce monsieur étant d'origine russe a préféré après la dissolution du kolkhoze rejoindre son pays natal ne s'étant pas fait que des amis dans le village.

Madame POLNAKOFF, belle femme, blonde, beaucoup de classe, habite la plus grande maison du pays, personne n'aurait osé l'en chassé car ses hommes de mains y veillaient.

Elle m'a prise totalement sous son aile, elle veut, soit disant, faire de moi une grande dame c'est ce qu'elle dit à qui veut l'entendre. Cette femme me fascine, on ne peut que lui faire confiance et lui obéir. Ma mère heureuse de me savoir là, se plaît à dire :

« L'avenir de ma fille est assuré. »

Cette protection n'est pas du goût de tout le monde, elle suscite bien des jalousies dans le village,

beaucoup de rumeurs circulent comme :

« Elle a été la maîtresse du contremaître, cette fille, il n'y a pas de doute c'est la sienne, pourquoi Madame l'a prise à son service ? Elle était au courant bien sur peut être même participait. »

A ces accusations ma mère joue l'indifférente elle, elle sait que ce n'est pas vrai, qu'elle a toujours été honnête malgré la violence de son mari. Mais voilà on n'empêchera jamais les gens de jaser comme elle dit tout simplement :

« On ne juge les autres que d'après soit même. »

Ma vie, est totalement au service de Madame, je lui dois une obéissance absolue, adepte du châtiment corporel, la moindre peccadille me fait goûter à la cravache.

Un soir un beau monsieur est venu lui rendre visite, j'ai du rejoindre ma chambre immédiatement, et de ne la quitter sous aucun prétexte.

Je ne puis qu'entendre le ronronnement de leur conversation, ponctuée d'éclats de voix puis tout redevient normal à la fin je ne comprends que :

« C'est d'accord. »

Un silence me glace le sang, que complotent ils ? Je tremble de tous mes membres, enfin la conversation reprend, je me sens soulagée, mais je reste sur mes gardes on ne sait jamais.

Les jours passent, je travaille très dur, Madame paraît plus calme, un matin elle m'annonce :

« Nous serons trois pour le dîner, prépare le

repas, tu mettras le couvert, après tu iras dans ta chambre et n'écoute pas aux portes si non. »

Le soir venu, je vois arriver le beau monsieur accompagné d'une grosse blondasse, aux yeux porcins enfoncés dans un visage au maquillage vulgaire, les mains alourdies de bijoux clinquants, une voix de poissarde, tout le contraire de Madame.

Surprise, Madame se fait toute douce devant cette caricature, après leur avoir servi l'apéritif, Madame me conduit à ma chambre la ferme à clef ?

Le repas terminé après un brouhaha, le silence puis j'entends la voiture, ils partent. C'est tard dans la nuit, que Madame est de retour...

Elle monte, brutalement rentre dans ma chambre, me sort du lit, elle éructe des phrases qui n'ont aucun sens voyant que je comprends pas elle se met dans une colère monumentale la cravache siffle à tour de bras, les coups de plus en plus forts s'abattent sur mon pauvre dos, pourquoi une si violente correction je n'ai rien fait qui la justifie, encore un mystère ?

Depuis ce jour, Madame est très nerveuse, au moindre bruit elle me demande d'aller voir à la porte qui arrive. Le soir elle s'enferme dans sa chambre, que s'est il passé l'autre nuit ?

Je n'ai plus revu la blondasse mais le beau monsieur continu ses visites, ce qui calme momentanément l'humeur de Madame.

Un soir, Madame est partie avec lui, à leur retour, elle me demande de descendre, à ma grande surprise,

un autre monsieur est là, visage taillé à la serpe aux yeux mi-clos, Madame me pousse devant lui, il me détail des pieds à la tête :

« Déshabille toi. »

« Quoi ? »

« Tu es sourde déshabille toi entièrement et vite. »

Devant son air déterminé, je ne puis que m'exécuter, pour la culotte j'hésite mal m'en a pris, c'est Madame qui avec violence me l'ôte.

L'homme s'approche, ses mains me caressent le dos, les fesses, la poitrine me pince les tétons, Madame me prend les mains, elle m'allonge sur la table, m'écarte les cuisses pour qu'il puisse inspecter mon intimité, ce qu'il fait sans ménagement. Un frisson de dégoût me parcourt le corps, pour moi dégoût pour lui plaisir :

« Elle réagit bien. »

Il hume avec délectation ses doigts qui viennent de me triturer, moi je reste là sans pouvoir faire le moindre mouvement quand :

« C'est d'accord. »

D'accord quoi ? Madame ne me laisse pas le temps de comprendre :

« Prends tes affaires et monte dans ta chambre. »

Seule, je sens le souffle du malheur passé sur moi. Blottie au fond de mon lit, je vois des milliers de paires d'yeux qui me détaillent, des milliers de mains qui me triturent, je tremble, des larmes coulent sur mes joues, je reste là tremblante, osant à peine

respirer, comme un animal traqué je reste sur mes gardes que vont ils faire de moi ?

Dans le salon, la conversation est joyeuse, les verres s'entrechoquent, les rires sont sonores, un claquement de porte le silence. La peur m'envahit je m'attends à leur visite, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit Au petit matin n'y tenant plus je me hasarde hors de ma chambre, le salon ressemble à un champ de bataille, des bouteilles de vodka jonchent le sol, Madame sur un fauteuil dort, les hommes eux ont disparus, de crainte d'être surprise, je retourne vite dans ma chambre pour attendre que Madame se réveille et m'appelle.

« Où es tu ? Viens me préparer un café. »

Madame décoiffée m'attend au bas de l'escalier, je sens comme de la cravache dans l'air, je rejoins vite la cuisine allume le feu.

« Alors ce café il arrive ou il faut que j'aille le chercher. »

« Voilà, voilà Madame je vous l'amène. »

« Il est froid. »

Je n'ai pas le temps de réagir que le contenant, le contenu atterrissent sur mon visage.

Le feu ayant pris de la puissance la deuxième tentative est la bonne, le café est à sa convenance.

« Va me préparer un bain bien chaud. »

Pendant que je prépare le bain, Madame a rejoint sa chambre.

« Madame, votre bain est prêt. »